

Avant-propos

Nouer avec Michèle Le Dœuff

Jean-Louis JEANNELLE et Audrey LASSERRE

« Nouer un dialogue avec une œuvre, qu'elle soit de plume ou d'art exige d'abord qu'on la voie [...] comme l'imprévisible qu'elle est. Laissons-lui une chance de nous annoncer ce que nous ne savions pas déjà; de nous provoquer à changer peu ou prou notre vision du monde¹. »

« La considération de “ce que l'on est” est le plus problématique [écrivait Michèle Le Dœuff]; un “je” qui se cherche, et cherche où il en est, en ayant pris acte d'un exil ou, mieux, d'une insituation qu'on cherche à dépasser². » Tel est le point de départ : la prise de conscience d'une désorientation et la nécessité, éprouvée par un sujet, de réinventer les cadres ou les repères qui lui permettront de retrouver son chemin, parfois même d'inventer ce chemin. Des *Essais* de Montaigne, du *Discours de la méthode* de Descartes ou d'*Ecce Homo* de Friedrich Nietzsche jusqu'à *Circonfession* de Jacques Derrida ou *Un ton pour la philosophie* de Stanley Cavell, quelques grands textes philosophiques s'offrent ainsi comme de merveilleux essais d'exploration intellectuelle. Autrement dit des textes dans lesquels, à un moment de sa vie, un sujet a ressenti le besoin de se réorienter dans la pensée. À cette esquisse de liste, nous désirions ajouter *Recherches sur l'imaginaire philosophique* (1980), *L'Étude et le Rouet* (1989) et *Le Sexe du savoir* (1998), afin de lire dans chacune de ses œuvres, comme dans les textes qui les ont accompagnés, les étapes d'une complète refondation dont nous n'avons pas fini de mesurer les bénéfices escomptés. C'est à justifier ce pari de lecture que se sont attaché-e-s³ toutes celles et tous ceux qui ont contribué à ce volume⁴.

1. LE DŒUFF Michèle, « Nouer avec Simone de Beauvoir », *Simone de Beauvoir Studies*, Oxford, juillet 2001, n° 18, p. 2.

2. LE DŒUFF Michèle, *L'Étude et le Rouet : des femmes, de la philosophie, etc.* (1989), nouv. éd., Paris, Seuil, 2008, p. 220.

3. Si nous employons l'un et l'autre une écriture non sexiste, usant notamment du point médian, nous avons opté, dans l'ensemble du volume pour une liberté de formulation parce qu'elle est une condition de la liberté de penser, demandant simplement à chaque auteur-riche d'être en cohérence avec la pratique qui est la sienne, notamment pour l'emploi ou non de substantifs féminins, et d'une écriture inclusive.

4. En plus des collaborateur-riche-s ici réuni-e-s étaient présent-e-s en ouverture Esteban Buch, alors directeur du CRAL (qui co-finançait avec le CÉRÉdI les deux journées), puis comme présidentes de session : Christine Planté (université Lumière Lyon 2, LIRE), Christine Bard (université d'Angers, GEDI, Archives du féminisme), Élisabeth Claire (CNRS, EHESS, CRH/CRAL), et Anne Simon (CNRS,



Les deux journées à l'origine de *Se réorienter dans la pensée*, organisées les 18 et 19 septembre 2015 à l'Institut protestant de théologie (en présence de l'intéressée) font suite à d'importants travaux consacrés à l'œuvre de Michèle Le Dœuff depuis plus d'une quinzaine d'années. C'est en 1989 qu'Elizabeth Grosz, alors professeure de philosophie à l'université de Sydney, publie *Sexual Subversions: Three French Feminists*, essai consacré à Julia Kristeva, Luce Irigaray et Michèle Le Dœuff. Parmi ses sources, Elizabeth Grosz mentionne à l'époque deux manuscrits en cours : l'un de Max Deutscher, *Michèle Le Dœuff and The Imaginary of Philosophy*, et l'autre de K. Emerton, *Women and Philosophy: An Introduction to the Work of Michèle Le Dœuff*. À la suite de *Sexual Subversions*, centré sur la théorie féministe française, paraissent plusieurs ouvrages présentant plus largement le champ philosophique, dans lesquels un chapitre se trouve réservé à l'œuvre de Michèle Le Dœuff, tels que *French Philosophers in Conversation: Levinas, Schneider, Serres, Irigaray, Le Dœuff, Derrida* de Raoul Mortley chez Routledge en 1991, *Fifty Key Contemporary Thinkers* de John Lechte également chez Routledge en 1994 et *A Companion to Continental Philosophy*, de Simon Critchley, chez Blackwell en 1998. C'est d'ailleurs en 1996 que se tient le premier colloque organisé par Max Deutscher à Macquarie University en Australie, dont les actes ont paru en 2001 chez Humanity Books (E. U.) sous le titre : *Michèle Le Dœuff: Operative Philosophy and Imaginary*⁵.

De fait, c'est bien dans le monde anglo-saxon que sa notoriété s'est imposée avec le plus d'évidence, comme cela fut le cas pour beaucoup des penseur-euse-s français-es quelque peu à l'étroit dans leurs institutions d'origine mais qui nous revinrent à partir des années 1980 et 1990 totalement transformé-e-s, nimbé-e-s de la gloire que leur conférait ce que l'on appelait la *French Theory*. Pionnier en ce qui concerne l'œuvre de Michèle Le Dœuff, Max Deutscher prenait appui sur « Operative Philosophy: Simone de Beauvoir and Existentialism », traduction de « Simone de Beauvoir et l'existentialisme » paru dans *Le Magazine littéraire* (1979)⁶. Cet appel en faveur d'une « philosophie pratique » s'enracinait dans l'analyse serrée d'un paradoxe, à savoir le fait que Beauvoir ait été en mesure d'écrire *Le Deuxième Sexe* en prenant pour cadre de référence une philosophie aux implications aussi misogynes que l'existentialisme sartrien. C'est donc à la

EHESS, CRAL). Nous les remercions chaleureusement, ainsi que Léa Fagnou et Raphaëlle Doyon (université Paris 8) qui ont proposé une lecture de textes de Michèle Le Dœuff. Sylvia Duverger (université Paris 8-Saint-Denis) et Stefania Ferrando (IEP Strasbourg, EHESS, LIER) étaient également présentes à la table ronde, « Recherches actuelles en philosophie féministe » animée par Anne Simon.

5. En 1989, Elizabeth Grosz avait consacré un chapitre de *Sexual Subversions: Three French Feminists* à Michèle Le Dœuff, ainsi que Simon Critchley dans *A Companion to Continental Philosophy* (Oxford, Blackwell) en 1998.

6. LE DŒUFF Michèle, « Simone de Beauvoir et l'existentialisme », *Le Magazine littéraire*, 1979 ; traduit en anglais et présenté au colloque « *The Second Sex Thirty Years Later* » (New York University) la même année, puis dans la revue *Ideology & Consciousness* (Londres) ; réédité dans *Feminist Studies* (University of Maryland) en 1980 ; édition non-autorisée dans *Critical Essays On Simone de Beauvoir*, Boston, 1987 ; réédition autorisée chez Gale Research, Detroit (US). Nous republions en fin de volume (p. 223-231) cet article dans sa première version intitulée : « De l'existentialisme au *Deuxième Sexe* ».

dimension « imaginaire » qui sous-tend d'ordinaire toute philosophie, et dont les effets sur la pensée sont d'autant plus importants que celle-ci, en se constituant en système, en refoule inévitablement les implications, que les contributeurs et contributrices de ce premier colloque se sont attaché.e.s – l'essai de Marguerite La Caze, *The Analytic Imaginary*, a d'ailleurs paru immédiatement après, en 2002 chez Cornell University Press : la quête de cette philosophie pratique consistait avant tout à se demander à quelles conditions les femmes se ménagent une place en philosophie.

Si en France, Michel Kail a publié un très bel article de synthèse, « Michèle Le Dœuff : une philosophie à l'œuvre », dans les *Temps modernes* (n° 619) en juin-juillet 2002, le tropisme australien s'est confirmé fin 2003 lorsque parut un numéro spécial consacré à la philosophe dans *Australian Journal of French Studies* (n° 3, septembre-décembre 2003). Il a fallu attendre le 19 mars 2013 pour que soit organisé à Paris, dans les locaux de l'EHESS qui abrite l'équipe du CRAL (Centre de recherches sur les arts et le langage) à laquelle Michèle Le Dœuff appartenait, une journée d'études, « Philosophie, esthétique et questions de genre⁷ », réunissant des chercheuses et chercheurs de toutes nationalités – cette journée se voulait une étape préparatoire aboutissant aujourd'hui au volume que nous présentons ici.

L'essaimage géographique dont il vient d'être question témoigne avec éloquence de la force critique d'une pensée mûrie dans un cadre national. Car cette entreprise philosophique, il faut le souligner, a été menée pour l'essentiel au sein d'institutions françaises, et relève, de ce fait, d'une histoire aujourd'hui trop rarement interrogée : l'histoire de celles qui ont choisi, avec autant de force que de conviction, de ne pas jeter à bas mais de réformer. En 1968, Michèle Le Dœuff rencontre Vladimir Jankélévitch qui devient son directeur de maîtrise et qui l'oriente vers la philosophie morale. Titulaire des concours, elle devient chargée de cours en 1972 puis caïmane l'année suivante à l'ENS de Fontenay-aux-Roses, établissement non mixte. C'est dans ce contexte qu'elle met en place, à partir de 1976, un séminaire consacré aux femmes et à la philosophie. « Cheveux longs, idées courtes », écrit pendant l'été 1976, et publié en anglais au printemps 1977 dans *Radical Philosophy*, est le préambule du séminaire qui se tient à l'ENS de Fontenay-aux-Roses jusqu'en 1978, en pleine effervescence du Mouvement de libération des femmes – Michèle Le Dœuff est alors militante au MLAC (Mouvement pour la liberté de l'avortement et la contraception). En 1980, elle soutient sa thèse, *Recherches sur l'imaginaire philosophique* (Paris, Payot), sous la direction de Hélène Védrine, puis quitte l'ENS pour un poste au CNRS en 1983, où elle rejoint un peu plus tard le CRAL (Centre de recherches sur les arts et le langage, EHESS), qu'elle ne quittera plus. Dans le même temps, elle est régulièrement invitée à Oxford, dont elle fait sa résidence saisonnière, et à Genève, où elle occupe la chaire d'études féminines. Ce point importe d'autant plus, nous semble-t-il, que le succès de la notion de genre depuis la fin

7. « Philosophie, esthétique et questions de genre », co-organisée par Audrey Lasserre et Michèle Le Dœuff, 19 mars 2013, CRAL (EHESS/CNRS).

des années 1990 en France tend à déhistoriciser⁸, voire à masquer les travaux féministes menés à une époque où n'existait pas en arts et en philosophie un cadre disciplinaire suffisant pour donner une visibilité à des recherches pourtant bien actives⁹.

Il est donc d'autant plus urgent de réaffirmer l'importance de ces travaux pour une histoire de la pensée féministe en France. Comme pour nos prédécesseur-euse-s australien-ne-s, anglais-e-s ou américain-e-s, notre projet est né d'un même désir de penser à *partir de* et *avec* Michèle Le Dœuff, autrement dit de communiquer aussi largement que possible l'effet de jubilation que produit sa lecture, et dont nous aimerions à notre tour approfondir ici l'expérience. Cette jubilation tient à ce que son œuvre, née d'un sentiment d'exclusion partagé par bien des femmes de sa génération, vise à refonder l'entreprise même de penser. Gilles Deleuze ne disait pas autre chose lorsqu'il écrivit, le 24 juin 1989, à propos de *L'Étude et le Rouet* :

« Chère Michèle Le Dœuff,
Votre livre est une joie. Il a une force qui passe par tous les tons. C'est tout le problème de la pensée que vous renouvez, et dans lequel vous traquez un cogito singulièrement masculin. Vous dessinez déjà ce qui serait une pensée débarrassée de pareilles contraintes, et à quel prix. J'admire votre livre et je voudrais la suite avec impatience. »

Une telle tentative de refondation n'allait, bien entendu, pas sans danger – en particulier celui de céder au désir d'autojustification, qu'évitent peu de philosophes, et qui a pour conséquence de boucler une réflexion sur elle-même (de ses prémisses jusqu'à ses développements ultimes), ce qui revient à la couper de toute une série de réalités, et à empêcher que la vie de chacun interfère avec le déploiement d'une réflexion ainsi constituée en système. À ce processus de bouclage, véritable fléau en philosophie, Michèle Le Dœuff oppose une métaphore – aucune tentation chez elle de masquer le soubassement imaginaire à l'œuvre dans le déroulement de son argumentation –, métaphore dont nous avons choisi de faire le fil conducteur de ce volume : celle de la réorientation. Non la clôture donc, mais le détour, « méthode de rationalité faible ou limitée¹⁰ » il est vrai, mais méthode indispensable pour saisir l'objet quelque peu fuyant que s'est donné la philosophe.



Qu'est-ce que « se réorienter dans la pensée ? », se demande Michèle Le Dœuff en ouverture à *L'Étude et le Rouet*, s'inscrivant ainsi dans la continuité d'un Kant, auteur en 1786 de *Qu'est-ce que s'orienter dans la pensée ?*, tout en le subvertissant par l'ajout d'un préfixe signifiant sa volonté de repartir à zéro. Se réorienter,

8. Voir LASSERRE Audrey, « Le genre et les études littéraires d'expression française (xx^e-xxi^e siècles) en France », *Elfe XX-XXI*, n° 6, dir. Nathalie FROLOFF et Ivonne RIALLAND, Paris, Classiques Garnier, 2017.

9. À l'exception bien sûr du Centre d'études féminines de Paris VIII créé par Hélène Cixous en 1974.

10. LE DŒUFF Michèle, *L'Étude et le Rouet*, op. cit., p. 18.

c'est « s'apercevoir qu'on est en train de se promener quelque part avec une carte qui n'est pas la bonne parce qu'on n'a pas pris en compte où l'on était ». Si *s'orienter* suppose un principe subjectif pratique et universalisable (distinguer sa droite et sa gauche afin de se situer dans l'espace), *se réorienter* implique à la fois une intention et une décision plus fondamentales afin, par le trajet fixé, de faire surgir l'espace de référence que l'on se donne. *L'Étude et le Rouet* est le récit d'un tel geste, à savoir reconnaître qu'en dépréciant les femmes, en les condamnant à n'être qu'un simple objet de réflexion, voire en les excluant, la philosophie « échoue à tenir sa promesse fondamentale de constituer une rationalité-en-commun ». Une telle prise de conscience ne s'est faite ni en une fois, ni pour toujours. S'il est nécessaire de se *réorienter*, c'est parce qu'un tel effort, Michèle Le Dœuff a dû, en se voulant philosophe et plus encore, en faisant de cette position institutionnelle l'un de principaux objets de pensée, le faire pour elle-même comme si d'Hipparchia à Simone de Beauvoir d'autres femmes ne l'avaient jamais tenté avant elle, et parce qu'il lui a fallu en repenser les enjeux tout au long de sa vie, tant le changement de repères qu'une telle entreprise suppose s'avère à la fois complexe et fragile.

Car ce que Michèle Le Dœuff vise, et cela dès « Cheveux longs, idées courtes », c'est à déterminer un lieu d'où il serait possible de parler, et qui ne serait pas « cet autre-lieu produit, comme réserve d'altérité purement négative, par la philosophie », autrement dit pas « la métaphysique, puisque c'est elle qui soutient le partage masculin-rationalité / féminin-désordre¹¹ ». Héritière en quelque sorte d'une critique de la rationalité occidentale comme vecteur d'une forme d'hégémonie¹², mais sans en valider toutefois les conclusions souvent radicales et tout aussi défavorables pour les femmes par l'un de ces tours dont Pascal avait analysé la logique dans ses fragments sur les « Raisons des effets », Michèle Le Dœuff voit dans la présence (ou la non-présence) des femmes en philosophie (cela sur tous les plans) moins un accident qu'il serait possible de résorber par quelque entreprise pédagogique ou militante, que le signe le plus patent d'une inévitable « incomplétude de toute théorisation¹³ ». Autrement dit l'indice que le savoir est toujours en défaut, et qu'un tel manque doit devenir un encouragement à inventer une autre manière de philosopher, une autre manière d'écrire la philosophie. À ce titre, c'est à la fois comme philosophe mais aussi comme écrivaine que nous entendons lire Michèle Le Dœuff, en nous inscrivant dans la continuité des travaux menés par Bruno Clément du côté de la théorie dans *L'Invention du commentaire* et *Le Récit de la méthode*¹⁴, ou de Dinah Ribard

11. LE DŒUFF Michèle, « Cheveux longs, idées courtes », in *Recherches sur l'imaginaire philosophique*, Paris, Payot, 1980, p. 153.

12. « Je suis persuadée (tiens? elle commence tout de suite!) que cette reconnaissance du caractère de toute manière lacunaire et limité de l'effort philosophique présente des bénéfices. Ne serait-ce que l'espoir de trouver une forme nouvelle de philosopher, une forme qui ne soit pas, comme tant d'autres, hégémonique. » (LE DŒUFF Michèle, *L'Étude et le Rouet*, *op. cit.*, p. 18.)

13. *Ibid.*, p. 154.

14. CLÉMENT Bruno, *L'Invention du commentaire : Augustin, Jacques Derrida*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Écritures », 2000; *Le Récit de la méthode*, Paris, Seuil, coll. « Poétique », 2005.

du côté de l'histoire et de la sociologie¹⁵, qui explorent l'un de l'intérieur des textes, l'autre en s'attachant aux institutions les phénomènes de recouvrement continuels, mais variables selon les époques, entre philosophie et littérature.



Autour de cette œuvre sont ici réuni·e·s des spécialistes venus d'Allemagne, du Canada, des États-Unis, de France, du Royaume-Uni, et de l'Australie, pour qui la lecture des textes de Michèle Le Dœuff se renouvelle sans cesse par les questions posées à leur propre discipline : la philosophie bien sûr, mais aussi la littérature, les arts, la linguistique, et la sociologie. Cet essaimage disciplinaire de l'œuvre philosophique de Michèle Le Dœuff, dont les responsables de ce volume sont la preuve, puisque nous venons, l'un et l'autre, de la littérature¹⁶, est loin d'être une spécificité française. Ainsi, Max Deutscher, dont nous avons déjà souligné le rôle pionnier parmi les commentateurs et commentatrices de l'œuvre, nous confiait-il dans un échange préparatoire au colloque que lui aussi, quoique philosophe, avait connu les textes de Michèle Le Dœuff non par les circuits traditionnels de son champ de recherche, mais par sa compagne (Phyllis Perlstone) qui préparait à l'époque une thèse de littérature sur la poésie d'Adrienne Rich. Au tout début des années 1980, trois textes étaient en discussion dans le groupe d'études qui cherchait de nouvelles façons de lire les textes littéraires et auquel participait Phyllis Perlstone : ceux de Jean-François Lyotard, de Luce Irigaray et de Michèle Le Dœuff.

Chacun·e des spécialistes ici réuni·e·s souhaite dialoguer avec tout ou partie de ces trois livres fondateurs que sont *Recherches sur l'imaginaire philosophique* paru en 1980 et traduit en anglais dès 1989 (*The Philosophical Imaginary*), *L'Étude et le Rouet : des femmes, de la philosophie, etc.* publié en 1989 (repris en 2008) et traduit en anglais sous le titre *Hipparchia's Choice. An Essay Concerning Women, Philosophy, etc.* (Oxford, Blackwell, 1991) mais aussi en espagnol (*El Estudio y la ruerca*), enfin *Le Sexe du savoir* qui date 1998 (repris en poche en 2000) et dont la traduction anglaise a paru chez Routledge à l'automne 2003. Certaines se sont également donné la tâche de travailler à partir d'une partie de la *petite* centaine d'articles en anglais ou en français qui n'ont pas été repris en volume. Nous nous réjouissons aussi d'avoir accueilli une spécialiste des œuvres de Francis Bacon et de William Shakespeare, qui tiennent une si grande place dans l'ensemble de la production de Michèle Le Dœuff.

Sont ici rassemblées vingt et une contributions, réparties selon un parcours en cinq temps. La première partie « Défier la loi des genres » constitue une réflexion à partir de la philosophie, de la littérature ou de la linguistique, où chaque article interroge à sa manière ce geste inaugural de l'œuvre qu'est, non le simple refus

15. RIBARD Dinah, *Raconter, vivre, penser : histoires de philosophes (1650-1766)*, Paris, Vrin-EHESS, coll. « Contextes », 2003. Voir également « Philosophe ou écrivain? Problèmes de délimitation entre histoire littéraire et histoire de la philosophie en France, 1650-1850 », *Annales : histoire, sciences sociales*, n° 2, mars-avril 2000, p. 355-388.

16. L'essaimage fait référence à la fondation de colonies, donc moins au fait que nous venons d'une autre discipline et plus à ce que la pensée de Michèle Le Dœuff a fait naître pour nous en littérature.

de, mais la confrontation à l'assignation sexuée et philosophique : le défi est lancé par une pensée située mais prête, grâce à la reconnaissance des coordonnées qui sont les siennes, à interroger de nouveaux possibles, à se réorienter. « Le sexe des savoirs », deuxième étape de ce déplacement dans la pensée, insiste sur l'apport fondamental de l'œuvre pour comprendre et analyser les mécanismes de discrimination sexiste dans les savoirs produits au cœur de nos disciplines respectives. Le troisième moment, « À la barbe des philosophes », rassemble principalement des philosophes, mais aussi des spécialistes de littérature ou des sciences de l'éducation, de la même génération que Michèle Le Dœuff, professeur-e-s, pour la plupart émérites, d'Allemagne, d'Angleterre, d'Australie, de France : ils et elles disent chacun-e à leur tour leur amitié, parfois leur dette, en éclairant une figure récurrente ou constitutive de l'œuvre de Michèle Le Dœuff, de Shakespeare à Bergson, en passant par Suchon. De manière complémentaire, « Recherches actuelles en philosophie féministe », quatrième temps de notre parcours, rassemble les contributions d'une nouvelle génération de philosophes venues d'Allemagne, du Canada, de France et d'Italie, à l'interface des études féministes ou des études de genre, et qui reconnaissent elles aussi l'essaimage dans le temps long de l'œuvre de Michèle Le Dœuff. Enfin, la cinquième étape, à la manière d'une mise en abyme, propose de donner un aperçu de la réorientation vécue par la philosophe en donnant à lire trois textes, dont deux restés jusque-là inédits, écrits entre 1979 et 2012.

Nous avons malgré tout conscience de ne couvrir qu'une partie d'une œuvre qui reste encore à explorer dans ses multiples facettes. C'est néanmoins la part la plus engagée et la plus risquée de celle-ci à laquelle nous nous attachons, tant Michèle Le Dœuff remet en question l'un des impératifs les plus ancrés de la doxa scolastique. Dans un très bel article consacré à ce qu'il nomme « L'hydre anti-autobiographique », Jacques Lecarme, commentant l'épisode où Nathalie Sarraute invente un souvenir pour la rédaction qu'il lui était demandé d'écrire dans *Enfance*, avoue avoir, durant ses années de primaire et dans la même situation, fait le choix exactement inverse de raconter le quotidien de ses parents, décevant ainsi le professeur et fâchant ses parents, furieux que l'on expose leur vie aussi plate qu'un long dimanche en famille :

« Je n'avais pas compris, et je persiste ici même dans cette erreur. L'université n'a jamais demandé de raconter vraiment sa vie : elle tolère parfois que l'exposé des idées soit introduit par un scénario biographique stylisé. Quand les historiens s'y risquent comme dans le recueil intitulé *ego-histoires*, le résultat est décevant : dans ces récits de carrière, la scène originale et l'initiation sexuelle, censurées ou sublimées, sont remplacées par la soutenance d'une thèse ou par la conquête d'une chaire d'université. Le code universitaire, point différent en cela du code scolaire auquel il succède, répugne absolument à l'autobiographie effective, alors qu'il réclame avec insistance un ton original, personnel, sincère¹⁷. »

17. LECARME Jacques, « L'hydre anti-autobiographique », in Philippe LEJEUNE (dir.), *L'Autobiographie en procès*, Nanterre, université Paris X, 1997, p. 25.

L'erreur de Jacques Lecarme, enfant, était de n'avoir pas compris la ruse machiavélique de la consigne rédactionnelle imposée par l'école primaire, à savoir manier la rhétorique de la première personne, capable de simuler le discours autobiographique tout en neutralisant les effets nocifs par le biais d'une fiction décente et plaisante. C'est au contraire par l'authenticité de son engagement personnel dans l'acte même de philosopher que Michèle Le Dœuff nous retient et justifie que nous nous réunissions ici autour de ses travaux¹⁸.

18. Nous tenons pour terminer cette introduction à adresser nos remerciements chaleureux aux institutions qui ont soutenu ce colloque : le CRAL, Centre de recherches sur les arts et le langage de l'EHESS, qui a été le laboratoire d'accueil de Michèle Le Dœuff pendant de nombreuses années, l'Institut universitaire de France et l'équipe du CÉRÉDI (université de Rouen Normandie) à qui nous devons nombre des possibilités qui nous ont été offertes, les Archives du féminisme, et l'Institut de théologie qui nous a accueillis dans ses locaux. Nous savons tout particulièrement gré à Élisabeth Kauffmann, philosophe et germaniste, de nous avoir offert la superbe photographie qui illustre la couverture de cet ouvrage. Enfin, nous remercions Hélène Hôte (CÉRÉDI) pour sa relecture attentive du manuscrit.